
Le refus de la torture : un argumentaire chrétien ?

COMMISSION THÉOLOGIE DE L'ACAT

Introduction

1. Le refus de la torture : une exigence commune à tous, au nom des « droits de l'homme »

Le refus absolu de la torture s'insère aujourd'hui dans le cadre de la Déclaration universelle des droits de l'homme qui en est actuellement la référence la plus sûre. Malgré ses manques et ses insuffisances, l'Organisation des Nations unies (ONU) joue un rôle important dans le concert des nations. Les droits de l'homme constituent un de ses piliers essentiels. Comme tous les citoyens de la planète, les chrétiens sont pleinement concernés par la défense des droits de l'homme, colonne vertébrale de l'organisation mondiale. Ces droits constituent une source incontournable du point de vue anthropologique. Cependant leur formulation nécessite une véritable inculturation dans la diversité des civilisations et des époques pour qu'ils puissent garder toute leur pertinence de par le monde. Par ailleurs, on constate aujourd'hui dans tous les domaines une tendance à l'individualisme, souvent exacerbé et caricatural. Sans oublier, bien entendu, un nombre incalculable de personnes qui partout s'engagent au service des autres. Dans ce contexte, penser à l'autre, agir avec les autres pour le bien de tous, devient particulièrement urgent.

2. L'horizon de la justice : idéal humain et argumentaire chrétien

Mais les droits de l'homme dépassent, et de loin, le cadre et l'action de l'ONU. Pour les chrétiens, les droits de l'homme, vus dans la perspective et le dynamisme bibliques, ne peuvent pas être réduits à leur dimension juridique, mais situés par rapport à la justice qui ne s'épuise jamais dans le droit. La justice constitue l'horizon de référence que l'on n'atteint jamais, mais que l'on poursuit toujours car la connaissance de l'humain et de

son histoire s'approfondit et ouvre ainsi le champ à des réalisations sans cesse renouvelées. Par ailleurs, l'espérance eschatologique¹ a également une incidence claire sur l'action des chrétiens. En effet, nous croyons que l'amour de Dieu révélé aux hommes dans la vie et la mort du Christ arrivera à son terme entraînant avec lui une réelle fraternité, divine. Cette espérance nous pousse à être des acteurs dans le domaine des droits de l'homme et à nous y engager de toutes nos forces.

Le droit comme pratique quotidienne dans l'horizon de la justice, l'espérance dans la réalisation de l'amour de Dieu pour et avec les hommes, un engagement sans faille pour la vie sociale et communautaire dans la liberté et le respect de tous, voilà le cadre dans lequel les chrétiens situent et voient leur action contre la torture, expression de leur parti-pris structurel pour les droits de l'homme. Il reste maintenant à déployer les raisons qui, dans la lutte contre la torture, nous sont propres.

I. Un argumentaire chrétien

La foi chrétienne confirme la dignité humaine et l'élève

La conception de l'homme qui découle de la révélation chrétienne apparaît clairement centrée sur la figure du Christ. « Voici l'homme, *Idou ho anthropos (Ecce homo)* », annonçait à son insu Ponce Pilate (Jn 19,5) en désignant Jésus silencieux sortant du prétoire où on l'avait flagellé et humilié avant de l'envoyer à la mort. Le philosophe Nicolas Berdiaev soulignait en ce sens que « l'apparition du Christ est le fait fondamental de l'anthropologie ». Cela est vrai à double titre : 1° le Christ est un pédagogue qui nous transmet une vision de l'homme à travers l'Évangile et l'Église qui est son Corps ; 2° le Christ constitue en lui-même un modèle de vie que l'Esprit Saint nous donne d'intégrer et d'imiter.

1. Une vision de l'homme à l'image d'un Dieu Trinité

Comme l'ont mis en évidence les Pères de l'Église à partir d'une relecture du livre de la Genèse et des épîtres de saint Paul, l'homme a été créé à l'*image* de Dieu en vue de *lui ressembler*. Plus précisément, le premier Adam a été fait à l'image du second, Jésus-Christ, le Fils unique, image parfaite du Père, sur qui repose l'Esprit Saint. L'image de Dieu dans l'homme, qui distingue celui-ci de l'animal et fait de lui une personne, peut être ternie par ses actes, mais jamais effacée. Comme le chante l'office byzantin des funérailles : « *Je suis l'image de ta gloire indicible, bien que je porte les stigmates de mes péchés.* » L'image de Dieu se manifeste donc, chez tout homme, dans sa souveraineté sur sa propre nature et dans sa liberté intérieure : celle de mener à bien sa destinée d'une façon qui lui est propre.

Mais à l'image de quel Dieu l'homme a-t-il été créé ? La révélation chrétienne nous parle d'un Dieu unique qui n'est pas solitaire mais plénitude de communion entre trois personnes : le Père qui nous révèle sa bienveillance en nous envoyant son Fils unique et en nous donnant par son Esprit la faculté de participer à la vie divine. L'homme est donc un être social, créé à l'image de trois personnes absolument distinctes et en communion d'amour infinie. Cela signifie que chaque personne humaine à son tour est d'un prix infini et que chacun est appelé à s'accomplir en relation avec les autres autant qu'avec son Créateur. Saint Paul explique qu'en Christ, « *nous ne connaissons plus personne à la manière humaine* » (2 Co 5,16) et les *autres* n'apparaissent plus comme des individus séparés : invisiblement, tous les hommes, victimes et bourreaux, justes et criminels, sont membres les uns des autres dans une solidarité tant naturelle que morale, ce qui nous force au respect de tous les hommes. Croire que l'homme est appelé à croître dans la *ressemblance* de Dieu signifie que son humanité authentique ne s'épuise pas ici-bas et se réalise dès maintenant en recevant la vie éternelle dans une ascension qui se poursuit au-delà de l'existence ici-bas : en cela la dignité humaine se trouve confirmée et élevée.

Partager la vie même de Dieu, tel est le sens de toute existence humaine, ce qu'on appelle « divinisation » ou encore « sanctification », conformément à l'Écriture, puisque Dieu est le seul Saint véritable. Dans les vases d'argile de notre humanité, l'Esprit du Christ à la fois homme et Dieu, peut transfigurer et dilater nos êtres. Dans le Christ, nous ne formons qu'un seul être dans une diversité personnelle à l'image même de Dieu. L'homme réalise sa véritable nature dans une vie relationnelle où, comme en Dieu, la diversité, loin de s'opposer à l'unité, la confirme.

Chaque personne humaine est irremplaçable en ce qu'elle correspond à un appel unique de Dieu à exister. L'individu implique répétitivité et morcellement, mais chaque personne est unique, absolue et indivisible. C'est pourquoi les *personnes*, au contraire des individus, ne sont pas quantifiables parce que l'ordre des personnes est seulement qualitatif. La dignité personnelle ne vient ni de la conscience subjective ou de l'intelligence, ni de la vie morale ou de la position sociale, etc., tout en embrassant ces aspects, mais d'abord de la relation d'amour que Dieu entretient avec chaque être humain. Dès lors, nul ne peut être traité comme un simple moyen, ce qui advient pourtant dans la torture infligée soit pour extorquer des aveux ou des informations, soit pour « donner l'exemple » par la terreur imposée à une société : tout cela revient à nier l'humanité profonde, « l'homme caché au fond du cœur » (1 Pi 3,4), c'est-à-dire, pour des croyants, *l'image* de Dieu qui demeure en chacun de façon inaliénable. Le scandale de la torture se trouve tout entier dans cette posture aux antipodes de la foi et du mode de vie chrétiens.

L'homme n'a pas été créé comme un être autonome et statique qui se suffirait à lui-même. La grâce divine, loin de s'opposer à la liberté humaine, lui permet de s'épanouir en Dieu. Créé comme un être dynamique, l'homme est appelé à s'accomplir

dans la *ressemblance à Dieu*, dont l'amour est sans condition. Aussi le Christ, Verbe de Dieu incarné, nous a recréés en lui-même et nous a fait don de son Esprit pour croître en relation avec Lui.

L'un des pires effets possibles de la torture est, au contraire, d'amener la victime à une régression existentielle, à se dévaluer pour ce qu'elle a subi, à s'assimiler à sa déchéance corporelle et psychique passagère et à l'entraîner au *dés-espoir* en rejetant la vie, ainsi qu'à la conviction qu'aucune rénovation ne lui est possible. Et symétriquement, elle conduit le bourreau à nier la dignité de l'autre et la sienne propre, à détruire l'image de Dieu en lui et en l'autre. C'est pourquoi torturer revient à « s'associer aux œuvres stériles des ténèbres » (Ep 5,11), que la Croix du Christ a déjà secrètement vaincues.

2. Le Christ modèle, voie et fin

Le christianisme ne livre pas seulement une vision de l'homme ; il implique, dans toute relation humaine, une dimension intime de relation avec Dieu fondée sur la personne du Christ. Par l'envoi de son Fils, Dieu nous a manifesté, comme l'écrit saint Paul, sa bonté et son amour pour les hommes² (Ti 3,4), un amour inimaginable puisqu'il a volontairement assumé les conséquences de nos fautes et de notre violence, et cela jusqu'à la mort pour nous donner sa vie (2 Co 5,21). La vie chrétienne sera donc une imitation de cette bonté de Dieu manifestée dans le Christ, qui appelle les hommes non à se déchirer mais à agir à son « exemple » (Jn 13,15) : se laver les pieds les uns aux autres, acte qui symbolise le service mutuel et la communion humaine. « Ce que j'ai fait pour vous, vous aussi faites-le... Bienheureux serez-vous si vous le faites » (Jn 13, 15-17). Cette *imitatio Christi* à laquelle l'Évangile nous appelle s'inscrit dans la vie quotidienne en se faisant inventive dans la grâce de l'Esprit Saint. La vocation humaine est de devenir des figures du Christ, donc en particulier de « bons Samaritains » envers tous ceux qui ont besoin d'attention et d'assistance. Cette attitude chrétienne fondamentale s'avère inconciliable avec un comportement de « loup » exerçant des violences extrêmes sur les personnes.

En outre, la foi chrétienne appelle l'homme à sortir de lui-même pour prendre un soin particulier de ces « petits » auxquels le Christ lui-même a voulu s'identifier dans la parabole du Jugement dernier (Mt 25,40). Au-delà de l'appel moral à la bienfaisance, le Christ s'identifie mystérieusement à tous les hommes désarmés, délaissés ou réprouvés. Torturer revient donc à réactualiser, en ceux que l'on maltraite, l'agonie du Christ, à remettre en croix l'Homme des douleurs, à rendre vaine sa glorieuse résurrection du troisième jour. La mystérieuse identification du Fils de l'Homme aux « petits » ne signifie pas que la personne du prochain s'effacerait devant le Christ : la communion n'est pas fusion et l'autre doit être reconnu en son authentique altérité. Le rapport au

prochain est donc toujours un rapport à trois termes : le Christ, l'autre et moi. Dans la torture, seul le tortionnaire prétend exister, en s'acquittant d'une tâche qui réduit l'autre à un objet en son pouvoir. De ce fait il se réduit lui-même à n'être qu'une force de mort et de néantisation, opposée au Dieu de la vie, et déjà vaincue par Lui. Ainsi nous voyons que la foi chrétienne, avec la vision de l'homme et le mode de relations humaines qu'elle instaure, ne peut en aucun cas composer avec la torture.

II. Des justifications irrecevables

Ceux qui pratiquent la torture (États, institutions, personnes) tentent toujours de se justifier : à leurs yeux, la torture est inévitable, voire nécessaire. Elle découle d'une logique de punition, d'une volonté d'obtenir renseignements ou aveux, elle assure la maîtrise du pouvoir par l'exemple et la terreur.

La conscience humaine la refuse. Et là où elle serait tentée d'hésiter, la foi chrétienne vient la conforter en rejetant absolument toute prétendue justification.

1. La logique de la punition³

Il n'est guère possible d'évacuer d'un revers de main l'utilisation de la torture dans une logique punitive. Et il en est ainsi aussi bien dans le monde religieux que dans le monde profane. Nul n'ignore la place accordée dans la Bible à la logique punitive. Elle est présente dans la théologie de la rétribution. Hélas, bon nombre de croyances monothéistes issues d'Abraham se sont ordonnées autour de la punition et de la compensation, de la menace et de la promesse, du paradis et de l'enfer. Cette conception de la punition est aussi très présente tant dans nos systèmes législatif et judiciaire que, bien sûr dans la politique pénitentiaire. Et même dans une certaine conception de l'éducation qui allait jusqu'à user de châtiments corporels. Elle est donc largement admise par l'opinion publique.

Punir suppose que l'on établisse la faute qui a été commise. Mais, en tout état de cause, aucune punition ne peut revêtir la forme de la torture. De plus, il ne s'agit souvent que de présomptions, si bien que la punition n'a pas lieu d'être, encore moins que d'autres prétendus buts de la torture. Cette façon de procéder fait entrer dans la spirale de la violence, de la vengeance. Ce n'est pas par la violence qu'on règle le problème de la violence. Au contraire, pour les chrétiens, il s'agit de dépasser la logique immédiate de la rétribution. Il faut que justice soit faite, mais la miséricorde va au-delà. La promesse, par laquelle Dieu engage sa bonté et sa miséricorde, précède l'alliance ; seule la miséricorde permet que la loi soit édictée et respectée.

Mais pourquoi alors trouve-t-on cette logique punitive jusque dans la Bible ? Elle dépend directement de l'idée que l'on se fait de Dieu. L'idée qui prédominait était surtout l'idée du Dieu juge qui, certes, propose son alliance, mais punit ceux qui ne la respectent pas. Cela a été l'une des interprétations données à la déportation à Babylone. Elle se retrouve aussi dans une certaine conception du Jugement dernier dans la littérature apocalyptique et dans l'imagerie qui s'est développée à partir du concept de l'enfer. Dans le passé, cette vision a souvent arrangé les Églises qui s'en sont servies pour tenir les fidèles dans l'obéissance.

Mais, les prophètes, tout en menaçant et en invitant à la conversion, ont su aussi, au cours des siècles, en appeler à la miséricorde de Dieu. Depuis Osée jusqu'à Jésus, ils ont mis en question et finalement ils ont fait voler en éclats la théologie de la rétribution, en nous montrant que Dieu est amour. En Jésus, Dieu est devenu l'un des nôtres et nous invite à la miséricorde et au pardon, allant jusqu'à demander l'amour des ennemis. Cela est tout à fait incompatible avec une logique punitive, en particulier dans l'utilisation de la torture.

2. Le renseignement et l'aveu

La torture ne saurait se justifier même si elle découle de manière perverse de situations elles-mêmes intolérables d'injustice et d'oppression et de relations totalement perverses entre les hommes. C'est alors ce qui est humain dans l'homme et dans la société qui est nié ou détruit. En effet, du moyen politique cynique et odieux à la terreur et au spectacle organisé pour l'exemple, la torture joue sur les ressorts les plus troubles de l'être humain, au point qu'elle répond parfois au plaisir sadique de faire souffrir et de voir souffrir.

Non à toute situation d'injustice et de violence

Des situations de conflit ou d'oppression génèrent souvent l'usage de la torture pour extorquer des renseignements ou des aveux, notamment dans le cas où un groupe humain, à tort ou à raison, se sent profondément victime d'une injustice insupportable exercée par un autre groupe. Quand on en vient à utiliser la torture, c'est qu'on a provoqué ou qu'on a laissé s'installer une situation inadmissible de violence, de haine et de peur. Et souvent chacune des parties en conflit s'incrit dans la même logique.

« Ils égarent mon peuple en disant "Paix !", alors qu'il n'y a pas de paix » (Ez 13,10). C'est d'abord à cette lucidité à l'égard des injustices et du manque de « paix » que la Bible nous appelle devant la torture. Cette sensibilité à l'injustice et à l'oppression, comme le refus de l'exploitation de l'homme par l'homme, est au cœur du message biblique : devant l'oppression, Dieu, tel qu'il apparaît dans la Bible, prend fait et cause

pour l'opprimé et nous demande d'en faire autant. La torture apparaît ici pour ce qu'elle est : la manifestation d'une situation déshumanisante, inadmissible, et c'est d'abord pour cette raison qu'elle doit être combattue.

Non à la parole inhumaine

En deuxième lieu, l'usage de la torture pour « faire parler » apparaît comme étant à l'opposé de la parole au sens réellement « humain » du terme. Car si la parole extorquée par la torture est matériellement un acte de parole, en réalité, humainement, elle est le résultat d'un viol moral : il ne s'agit que de « faire cracher le morceau ».

La foi chrétienne nous dit ici que la parole relève d'abord de Dieu : après nous avoir parlé à de nombreuses reprises par les prophètes, Dieu nous a parlé en son Fils (Hb 1, 1-2), parole faite homme. En nous, humains, la parole est alors un des traits par lesquels nous ressemblons à Dieu. Instrumentaliser cette parole qui est la nôtre, c'est toucher à notre dignité essentielle : au cœur de notre être, la capacité de parole nous constitue interlocuteur de Dieu, interlocuteurs les uns des autres. Parler nous engage. Parler nous construit. Parler nous fait exister authentiquement, car je n'existe qu'en relation avec les autres. C'est une capacité, une responsabilité magnifique. La trahir par le mensonge ou obliger à la trahir sous la contrainte de la torture, c'est pervertir ce don de Dieu. C'est profaner le reflet de Dieu en nous.

Non à la prise de pouvoir sur l'autre

Enfin, chaque fois qu'on cherche à obtenir un aveu par la force, on cherche à amener le « coupable » à se reconnaître en faute. On veut arracher à l'autre sa propre vérité cachée⁴, pour le faire adhérer du plus profond de lui-même à une « vérité » qu'on veut lui imposer, qu'elle soit politique, morale, sociale, philosophique ou religieuse. La torture est alors pensée comme une méthode pour « produire le vrai »⁵. Torturer en vue de l'aveu, c'est nier l'autre dans sa qualité de personne. Et de fait, nombre de ceux qui ont subi ce type de torture ont tellement intériorisé le pouvoir qui s'est ainsi imposé à eux qu'ils en sont devenus aliénés à eux-mêmes. Parallèlement on ne peut pas exclure la possibilité d'une jouissance perverse et sadique chez le tortionnaire, qui est à son tour aliéné. Telles ont été les pratiques de tant de pouvoirs idéologiques totalitaires, depuis l'Inquisition jusqu'aux tribunaux staliniens.

La foi s'élève radicalement contre toute forme d'idolâtrie du pouvoir. Chercher à faire plier l'autre à ma volonté de pouvoir, dans les relations interpersonnelles aussi bien que sociales, c'est vouloir se prendre pour Dieu – un faux dieu, car précisément Dieu, à l'opposé, attend de nous un oui libre, un oui donné dans la confiance.

Du début à la fin, de la Genèse à l'Apocalypse, la Bible se propose comme une parole qui est pour l'homme tout ensemble « chemin, vérité et vie » (Jn 14,6) : c'est pour que nous puissions marcher libres sur ce chemin que le Christ est venu nous libérer (Ga 5,1).

Conclusion

Les chrétiens se réunissent régulièrement pour célébrer le « repas du Seigneur » (Eucharistie, Sainte Cène) qui les rend participants à la mort et à la résurrection du Christ. Pour bien des chrétiens, cette célébration eucharistique manifeste la communion de ceux qui y participent et fait l'Église, Corps du Christ visible dans la société et dans le monde. Le pouvoir qui torture a comme finalité la dislocation de la communauté humaine, son éparpillement et sa dispersion, pour en faire des choses à son service. On est en présence de deux logiques diamétralement opposées. Dans un cas se crée la communion dans le respect des différences, dans l'autre on atomise la société pour la soumettre. Dans un cas, les hommes se laissent rassembler et constituer en un seul Corps par la foi en l'amour inconditionnel de Dieu, dans l'autre l'établissement d'un système tortionnaires dresse les hommes les uns contre les autres dans la violence, le soupçon et la haine. Les deux « programmes » sont incompatibles. Le corps créé par l'Eucharistie ne peut qu'agir dans la société contre toutes les formes qui la désagrègent et l'anéantissent. L'Eucharistie des chrétiens est l'antitorture.

[1] Dans la Bible, l'eschatologie désigne l'action future et définitive de Dieu en faveur de son peuple (ou de tous les hommes) qui permettra d'instaurer la paix, la justice et la fraternité universelle avec Dieu. Pour les chrétiens c'est la mort-résurrection du Christ qui inaugure cette ère nouvelle.

[2] La *philanthropia* ne désigne pas l'amour d'une humanité abstraite (« philanthropie »), mais celui des personnes au sens le plus concret : le Christ connaît chacun par son nom.

[3] Pour une analyse approfondie d'une telle logique, voir ACAT, Rapport 2011 *Un monde tortionnaire*, « Penser et agir contre la torture » par Olivier Abel.

[4] *Ibidem*, p. 339.

[5] Michel Foucault, cité par Olivier Abel, *in loco*.